

Une étude en jaune - Le Giallo et le thriller européen de Fred Pizzoferrato (Artus Films - 2021)



Voilà un volume qu'on attendait depuis un moment, non mais [giallo](#) quoi !!!!

Même si le sommaire n'est pas forcément comme on se l'imaginait (chacun aurait eu sa façon d'agencer cette histoire mouvementée), *Une étude en jaune* promet beaucoup de plaisir de lecture et de connaissances à glaner après une préface signée par les réalisateurs **Hélène Cattet** et **Bruno Forzani** (*Amer*, *L'Étrange couleur des larmes de ton corps*, *Laissez bronzer les cadavres*).

HISTORIQUE

La grande époque du giallo se situe sans nul doute entre le début des années 60 et la fin de la décennie suivante. La plupart des historiens situent l'origine canonique du genre en 1963 avec *LA FEMME QUI EN SAVAIT TROP* de Mario Bava (certes précédé de quelques pionniers comme *LE TUEUR A LA ROSE ROUGE* et d'évidents inspirateurs comme *DEUX MAINS LA NUIT*, *LES DIABOLIQUES*, *PSYCHOSE*, *SUEURS FROIDES* et, plus généralement, le *krimi*) quoique les conventions du thriller à l'italienne apparaissent surtout avec *SIX FEMMES POUR L'ASSASSIN* du même Bava. Avec ces deux films matriciels, le cinéaste égrègne déjà de nombreux clichés : les influences hitchcockiennes, les titres accrocheurs, l'assassin vêtu de cuir noir, la fascination pour l'univers du mannequinat, les demoiselles peu vêtues, le penchant pour la référence et l'autocitation (l'héroïne de *LA FILLE QUI EN SAVAIT TROP* est une avide lectrice de romans policiers), l'exploitation des paysages et monuments architecturaux de manière esthétique et touristique, le témoin involontaire d'un crime devenant enquêteur pour suppléer à l'inefficacité (ou l'incrédulité) des forces de l'ordre officielles, l'utilisation de couleurs contrastées et, de manière générale, la façon de privilégier (critique récurrente émise par les détracteurs du genre) la forme au détriment de la substance. De nombreux giallos ultérieurs ressasseront ces éléments et y adjoindront parfois une touche de fantastique. Ainsi, le surnaturel



s'insinue fréquemment dans le cours de l'enquête (généralement sous la forme de perceptions paranormales qui permettent l'identification du meurtrier), mais les explications finales s'avèrent le plus souvent rationnelles et l'identité (et les motivations) de l'assassin très terre-à-terre : « *Most of these films intentionally eschew a supernatural explanation in favor of a more rational one* » (*La Dolce Morte*). Le giallo rejoint là ses inspirateurs littéraires qui, à la manière du spécialiste John Dickson Carr, laissent planer le doute (machination ? influence spectrale ? créature surnaturelle ?) avant de revenir à la rationalité lors du dernier chapitre explicatif. Un autre point commun entre le *filone* italien et le grand romancier américain réside dans cette acceptation souhaitée, du lecteur ou du spectateur, des coïncidences, voire des invraisemblances : le giallo, comme le roman d'énigme, se veut ludique (« *le plus grand jeu du monde* »), et pointer son manque de crédibilité est absurde tant cette caractéristique semble intrinsèque au genre. Toutefois, si les résolutions sont souvent cartésiennes, le satanisme peut surgir au cœur d'une enquête rationnelle (*L'ALLIANCE INVISIBLE*) ou le fantastique s'insinuer dans diverses intrigues (*PHENOMENA*, *FRISSONS D'HORREUR*) pour y adjoindre des éléments novateurs.

Si, nous l'avons vu, *LA FILLE QUI EN SAVAIT TROP* et surtout *SIX FEMMES POUR L'ASSASSIN* constituent les pierres angulaires du giallo, c'est au milieu des sixties

L'historique du « genre qui n'en est pas un » part des adaptations germaniques des romans d'Edgar Wallace, s'attarde ensuite sur les maîtres italiens [Mario Bava](#), [Lucio Fulci](#), [Umberto Lenzi](#), [Sergio Martino](#) et [Dario Argento](#), fait un détour par *Les Diaboliques* de Clouzot et c'est parti pour ce qui a été intitulé *Giallorama*, courant

de 1962 jusqu'à nos jours et les réminiscences que l'on retrouve dans de nombreux films actuels. Des centaines de films sont mentionnés, critiqués, racontés (parfois un peu trop). Les annexes contiennent quant à elle les portraits d'acteurs et actrices emblématiques du jaune, une bibliographie est également là pour parfaire la moisson d'informations.

LE KRIMI OU LE GIALLO À L'ALLEMANDE

Avant que le giallo ne devienne populaire, un autre sous-genre européen (et plus précisément allemand) possédait déjà la plupart de ses caractéristiques : jeunes filles en détresse, intrigues tarabiscotées, criminel costumé, érotisme discret, révélations successives, etc. Le tout dans un style visuel marqué par une esthétique pop et colorée (du moins pour les productions en couleur de la seconde moitié des sixties) immédiatement reconnaissable. Comme le giallo, ce genre jadis populaire puis tombé en désuétude se voit aujourd'hui redécouvert par les cinéphiles aventureux. Le corpus cinématographique du krimi consiste en une trentaine de films réalisés entre 1959 et 1972 qui adaptent les œuvres du romancier populaire Edgar Wallace (1875–1932). Aujourd'hui oublié, Wallace fut pourtant l'un des écrivains les plus populaires du début du XX^e siècle : près de 180 romans, pour la plupart proches du pulp ou du serial, qui ne lésinaient pas sur les événements mystérieux, les climats d'angoisse et les inventions diaboliques inspirées de la science-fiction.



Edgar Wallace

De nombreuses adaptations de ses œuvres sont produites dès les débuts du cinéma, notamment une efficace version de *DARK EYES OF LONDON* avec Bela Lugosi en 1939. Après la Seconde Guerre mondiale, cependant, la popularité de Wallace diminue et le Septième Art le délaisse. Entre 1942 et 1959, on dénombre seulement une demi-douzaine de productions, pour la plupart destinées au petit écran, inspirées de ses écrits. Néanmoins, en 1959, sort *LA GRENOUILLE ATTAQUE SCOTLAND YARD* signé Harald Reinl et produit par la *Rialto*. En Allemagne, en effet, l'auteur a toujours été très populaire, ce qui ne manquait d'ailleurs pas

de l'étonner (« *For some extraordinary reason there is a Wallace vogue in Germany* » disait-il dès 1927). La décision de porter à l'écran *The Fellowship of the Frog*, l'un de ses romans les plus célèbres, constitue un joli coup de poker de la part de la *Rialto* qui, dès ce premier opus, pose les bases de tous les épisodes ultérieurs. Un quidam contraint à l'héroïsme, une demoiselle en détresse, un inspecteur de Scotland Yard débrouillard, de l'humour (souvent apporté par Eddi Arent), un criminel



La grenouille attaque Scotland Yard

Malgré le titre de l'article, **Fred Pizzoferrato** n'est pas le seul contributeur à ce gros bébé, on retrouve également des noms familiers pour les gens qui s'intéressent sérieusement au cinéma populaire : [Claude Gaillard](#), Justin Kwedi, Jacques Coupiennes, Philippe Delvaux, Alain Deprez, Nio Lynes, Joel Pfister, [David Didelot](#) ou Didier

Lefevre. De [La Fille qui en savait trop](#) jusqu'à ses descendants plus ou moins affirmés, ces auteurs reviennent sur une ribambelle de bandes antiques aux noms plus tordus les uns que les autres, sans parler de leur scénario, mais on n'y peut rien, on est accro, vous l'avez déjà vu dans les pages de ce site et un livre comme celui-ci n'est pas près de nous en dissuader : les tueurs à l'arme blanche vêtus de cuir brillant, les machinations perverses ourdies dans l'ombre, le climat parfois fantastique et peuplé de médiums souvent malchanceux, l'érotisme sulfureux et les sublimes actrices qui l'instaurent en un regard, les sales gueules de service... Impossible de se passer de cet univers, clique donc sur les mots écrits en rouge pour ne plus douter !



Der Fälscher von London (1961)



Scotland Yard contre le Masque (1960)

machiavélique, un environnement anglais reconstitué via des stock-shots londoniens et des images embrumées, etc. Refusant le vérisme, les krimis privilégient au contraire un style extravagant et volontairement peu crédible qui cultive les clichés associés à la Grande-Bretagne dans l'imaginaire populaire. Cet univers, purement fantaisiste, annonce d'une certaine manière *Chapeau Melon* et *Bottes de Cuir*, et déroule des intrigues abracadabrantes qui entremêlent policier, espionnage, science-fiction, comédie, romance et une touche d'épouvante additionnée d'un soupçon d'érotisme, quoique la saga demeure destinée au grand public.

Si les cinéastes s'inspirent des classiques antérieurs de Fritz Lang (en particulier de son *TESTAMENT DU DOCTEUR MABUSE*), ils annoncent également le giallo. Une évidence manifeste lorsque la saga passe à la couleur au milieu des sixties et se pare de teintes criardes dont les posters italiens se feront le témoin, les films y étant souvent présentés sous l'appellation « un giallo d'Edgar

Wallace ». Ainsi, *DER FÄLSCHER VON LONDON*, une inoffensive intrigue à base de faux-monnayeurs, devient pour la Péninsule un évocateur *Il Castello dell'Orrore* : sur l'affiche, une jeune fille terrifiée, un individu (de dos) brandissant un couteau, un visage inquiétant et, en arrière-plan, un castel gothique environné de chauves-souris. Toute une imagerie qui resservira maintes fois ! Le succès de *LA GRENOUILLE ATTAQUE SCOTLAND YARD* amène en effet deux productions similaires (*SCOTLAND YARD CONTRE CERCLE ROUGE* et *SCOTLAND YARD CONTRE LE MASQUE*) qui en reprennent la formule feuilletonnesque. Très vite, d'autres producteurs flairent la bonne affaire et Karl Anton, sous l'égide de la *Karl Ulrich Filmproduktion* propose, en 1960, *LE VENGEUR DEFIE SCOTLAND YARD*, une adaptation du roman *The Avenger*.

Une série télévisée britannique en 31 épisodes propose parallèlement de suivre les aventures des *4 Justiciers*, tirées du roman éponyme de Wallace.

Les amateurs d'illustrations cinématographiques d'une époque riche dans l'art du détail macabre seront gâtés avec une iconographie foisonnante !

Pour jouer l'éternel pointilleux, il est assez étrange de favoriser

l'orthographe en français pour *giallo* pour ensuite inclure des citations en anglais sans joindre la traduction pour les non-anglophones.

Pour le reste, on ne voit pas comment les cinéphiles pourraient se passer d'un nouveau beau volume dans la collection [Artus](#) !

396 pages abondamment illustrées en couleurs, 39 €

ISBN : 9782954843551

Infos / commande :
<https://www.artusfilms.com/livres/une-etude-en-jaune-giallos-et-thrillers-europeens-351>

UNE FOLLE ENVIE D'AIMER

Orgasmo d'Umberto Lenzi (1969), Italie/France.

Avec : Carroll Baker, Lou Castel, Colette Descombes, Tino Carraro et Tino Carraro.

A sa sortie, à la toute fin des années 60, le célèbre critique Roger Ebert (1942–2013) qualifia *UNE FOLLE ENVIE D'AIMER* de « pire film de l'année » et déclara « avoir rarement vu aussi mauvais ». Une affirmation lapidaire et injuste pour le premier giallo de machination réalisé par Umberto Lenzi qui allait récidiver avec les similaires *SI DOUCES SI PERVERSES* et *PARANOIA*. Récemment veuve, Kathryn West (Carroll Baker) profite en Italie d'un bel héritage et vit dans le farniente, consommant de l'alcool plus que de raison et s'adonnant aux joies de l'amour. Malheureusement, Kathryn croise le chemin de deux individus peu recommandables, Peter et sa sœur, Eva, qui exploitent sa crédulité et entraînent la pauvre et influençable femme dans un véritable enfer. Amoureuse de Peter, Kathryn sombre dans l'alcoolisme et devient accro aux médicaments. Sexuellement soumise par le couple infernal, elle est séquestrée dans sa propre demeure puis conduite au bord de la folie. Lorsqu'elle apprend la mort accidentelle d'un de ses amis, l'avocat Brian Sanders, qu'elle considérait comme son unique espoir de salut, Kathryn bascule totalement... bercé par une musique easy listening aux influences groove et jazz, *UNE FOLLE ENVIE D'AIMER* apparaît comme un produit de son temps, ancré dans une période d'insouciance et de libertés, entre autre sexuelles. Aujourd'hui, le spectacle se savoure avec nostalgie, sans doute idéalisée, par ceux qui n'ont pas vécu cette période de bouleversements en tout genre. Le long-métrage illustre cette frénésie par des scènes de danse, dans un salon ou dans une salle de concerts, où la caméra se focalise, de manière fétichiste, sur les jambes interminables des actrices « mini-jupées » aux corps admirablement mis en valeur. Peu préoccupé d'imprimer un rythme soutenu, Lenzi prend au contraire tout son temps, durant les trois premiers quarts d'heure, pour instaurer son ambiance. Il dépeint ainsi une bourgeoisie oisive qui s'encanaille et se vautre dans la sexualité, l'alcool et la drogue. Une constante du giallo « de machination ». *UNE FOLLE ENVIE D'AIMER* se conforme donc aux schémas attendus et navigue entre le thriller sexy et le plan machiavélique qui permet des retournements de situation distrayants, quoique parfois attendus. L'érotisme, encore timide (la version intégrale comporte cependant deux minutes de nudité supplémentaires), permet d'admirer l'anatomie dévoilée de la resplendissante Carroll Baker. Venue du cinéma hollywoodien « respectable » (*LES GRANDS ESPACES*, *GEANT*), la blonde quasi quadragénaire, victime de soucis d'argent, débutait là une seconde carrière, certes moins prestigieuse mais néanmoins fort appréciée des amateurs de bis.

Toute la première partie d'*UNE FOLLE ENVIE D'AIMER* tient de la chronique sociale érotisée, partagée entre une célébration de l'amour libre et une critique de ce mode de vie superficiel et futile. Le basculement intervient à mi-parcours lorsque l'héroïne surprend son amant dans



les bras de sa soi-disant sœur. Ceux-ci avouent n'avoir aucun lien de parenté même s'ils furent élevés ensemble et qu'ils partagent, depuis leur plus jeune âge, le même lit. Une relation triangulaire se développe ensuite, additionnée d'un chantage à l'encontre de Carroll Baker, prise en photo dans une position compromettante en féminine compagnie. Rien de très original, excepté un rythme mollasson qui impose de patienter une heure avant l'irruption des aspects « thriller ». Pas vraiment crédible, la descente aux enfers de Carroll Baker occupe la seconde partie du long-métrage : whisky (*J&B*, évidemment), drogue, sexe, chantage, séquestration, coups de ceinture, humiliations... Une plongée dans la folie avec, comme unique porte de sortie, le suicide. A mesure que le piège se referme, la mort paraît, en effet, l'unique échappatoire pour la bourgeoise claustrée, surtout après le décès de l'avocat Brian Sanders dans un accident d'avion. Malgré les efforts du scénariste pour maintenir le suspense, l'intrigue reste hélas prévisible et cousue de fil blanc, le plan imaginé par les criminels étant très classique en dépit d'un twist surprenant, suivi d'un second retournement de situation, tout aussi étonnant. La conclusion, ironique et moralisatrice (une constance), fonctionne elle à la manière des récits à la *Tales from the Crypt* qui se terminent par une chute grinçante. Les influences du scénario, évidentes, sont à chercher une fois de plus du côté des *DIABOLIQUES*

situation géographique, vous avez été prévenus. Notez bien par ailleurs que le Ged-iteur, bien que belliqueux de nature et tout-à-fait imperméable aux opinions des uns et des autres, rappelle que les points de vue exprimés par les personnes interviewées n'engagent que leurs auteurs.